



HAL
open science

Message de la part des autres

Paul Shepard, Aurélien Gabriel Cohen, Baptiste Morizot

► **To cite this version:**

Paul Shepard, Aurélien Gabriel Cohen, Baptiste Morizot. Message de la part des autres. 2017.
hal-04046140

HAL Id: hal-04046140

<https://hal.science/hal-04046140v1>

Submitted on 25 Mar 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - ShareAlike 4.0 International License

Message de la part des Autres

Paul Shepard

Traduit de l'anglais (US) par Aurélien Gabriel Cohen et Baptiste Morizot

De : la Forêt, la Mer, le Désert, la Prairie

Cher Primate P. Shepard, et autres parties concernées,

Nous avons pris soin des humains bien avant qu'ils n'atteignent leur forme actuelle. La première fois que nous avons rôdé autour d'eux, ils étaient, comme tous les animaux, à l'abri d'une modeste niche. Leurs évidentes particularités étaient celles des primates supérieurs, que ce soit par leur obsession, leur position sociale ou leur identité individuelle. Ils étaient ainsi devenus intelligents, subtils et retors, engagés dans un syndrome de pouvoir tumultueux, asaisonnier, érotique, hiérarchique.

Comme leurs plus proches parents, ils avaient développé une forme particulière d'attention jusqu'à un niveau d'acuité remarquable. Cela les avait rendus aimants, protecteurs, vicieux et mauvais, étrange mélange entre un visage riche en capacités expressives, et l'habituelle mesquinerie des singes.

Dans les anciennes savanes, nous les avons lentement attirés hors des bornes de leur chauvinisme. De nos plumages, nous leur avons donné l'esthétique. Par nos parades, nous leur avons enseigné la danse. Dans les gestes de nos ramures, nous leur avons montré le rituel et le pouvoir des masques. De nos sabots galopants, nous leur avons révélé la force secrète du grain. Et sous forme de viande, nous les avons courtisés de l'intérieur.

En devenant cueilleurs, leur manière de regarder s'est légèrement détournée des bulbes et racines, des chamailleries et des bagarres incessantes, héritages de leur introversion sociale :

ils ont commencé à regarder vers l'horizon, là où certains d'entre nous apparaissaient, à la fois comme un danger et comme une substance plus riche.

Au départ, ce furent juste quelques bouchées, volées sur une carcasse tuée par un lion, disputées aux chacals et aux vautours, et la recherche des bébés cachés des gazelles, des tortues trop lentes, des œufs. Peu à peu, nous sommes devenus pour eux des matières à penser, à se souvenir, à raconter, à anticiper, et à interroger, par lesquelles lever le mystère de l'énergie elle-même.

Du dehors, nous avons été leurs professeurs. En nous dansant, ils ont commencé à voir en nous les formes agissantes de leurs idées et de leurs sentiments. Nous sommes devenus la forme concrète de leurs moi secrets. Nous les mangions et ils nous mangeaient, et c'est ainsi que nous leur avons appris la première métaphore de leur sociabilité effrénée : qu'ils étaient extérieurs à eux-mêmes, et que nous étions leur intériorité.

Par le legs de nos protéines, nous avons brisé la ronde interminable de l'herbivorie et du broutage, leur offrant le temps libre. C'est ce qui a rendu possible leur repos agile d'apprenti prédateur, et donné un sens nouveau à la rumination, en les libérant de la corvée de brouter et des querelles incessantes entre individus. En les faisant pénétrer dans l'omnivorie, nous les avons transformés pour toujours, et c'est en joueurs d'un nouveau genre qu'ils reprirent le grand jeu.

Ils n'abandonnèrent pas pour autant leur goût pour la verdure et les fruits, mais ils l'élargirent aux graines et à la viande, et jusqu'aux périlleux paysages de l'esprit. La savane et la toundra étaient essentielles à cet apprentissage. Espaces ouverts pour les stratégies infinies de la poursuite et de la fuite, elles ont étiré leurs sens jusqu'aux plus longues distances. Leur pensée y était invitée à prendre une nouvelle forme d'effectivité, incorporant la mémoire et l'anticipation, dressant des parallèles entre eux et les Autres, faisant des mots-avec-nos-noms pour partager entre eux images et idées.

Engagés dans cette voie, nous avons accompagné les humains depuis lors, d'abord comme nourriture, puis sous la forme d'un imaginaire de situations et de processus variés, depuis les signes vus en rêves jusqu'aux symboles de la métaphysique. Ayant fait d'eux des humains,

nous continuons désormais à l'échelle des individus. De plus en plus, nous leur servons de thérapeutes : leur tenant la main, si l'on peut dire, pendant qu'ils détruisent notre nature sauvage.

En tant qu'esclaves, nous sommes restés tout contre eux. Comme quelque chose à caresser et à qui parler, quelqu'un qui soit là et qui ait besoin d'eux, comme leur première leçon dans l'apprentissage de l'altérité, nous avons partagé leurs maisons depuis dix milliers d'années. Ils ont fait de cette attache un lien. Depuis leurs foyers, nous sommes partis à la rencontre des blessés et des abandonnés, de tous ceux qui avaient soif d'un dévouement sans réserve — dans les hôpitaux, les hospices, les maisons de retraite, les salles de soin, les asiles pour handicapés et attardés, les prisons.

Tout cela est très bien, mais il ne s'agit ici que de nos êtres amoindris et domestiqués, pas de nos formes sauvages, parfaites. Tout cela sent la dépendance.

Ils n'ont pas encore réalisé qu'ils ont besoin de nous. Ils pensent que nous sommes simplement un élément de plus pour satisfaire leur confort, assouvir leur curiosité. Nous n'avons pas regagné la place centrale que nous occupions dans leur pensée, dans leurs mondes de significations, au cœur de leur écologie et de leur philosophie. Trop souvent, nous sommes pour eux de simples réalités physiques, des êtres guidés par des passions stupides et brutales, ou des métaphores et des symboles abstraits.

Parfois, il nous faut être sournois. Nous nous glissons dans leurs rêves, nous nous cachons dans leur langage, déguisés en allusions, nous masquons notre importance philosophique dans une « esthétique de la nature », nous faisons des cabrioles pour les divertir. Nous attendons dans les livres pour enfants, dans de jolies images, dans des dessins-animés burlesques, sous forme de jouets, de motifs dans le décor, ou de rudimentaires toutous.

Nous sommes marginalisés, trivialisés. Nous avons sombré jusqu'à devenir des objets, des marchandises, des biens. Nous restons de la viande et des peaux, mais désormais comme un dû, et plus un don sacré comme jadis. Ils ont oublié comment ils pouvaient apprendre de nous le futur, comment suivre notre exemple, comment se guérir avec nos tissus et nos organes, ils

ont oublié que la seule vue de nos formes sauvages peut guérir. Autrefois, nous étions les ponts, incarnations des transformations, et les médiateurs avec le futur et l'invisible.

Leur nombre nous laisse bien peu de place, et c'est là leur grande erreur. Nous partons, et ils en parlent comme d'un Progrès, en fait, cela les vide de l'intérieur. Quand nous serons partis, ils ne sauront plus qui ils sont.

À se prendre pour la raison d'être de toute chose, toute raison d'être finira par leur échapper. Leur monde s'effacera dans un long crépuscule, sans un engoulement pour appeler la chouette à la tombée du jour, et sans grive pour faire une aurore.

- Les Autres